



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Bocar Cissé, instituteur des sables : témoin du Mali au XX^e siècle / Bernard Salvaing, Albakaye O. Kounta éd. Grandvaux, 2014 cote : 59.701

La formule d'Amadou Hampaté Ba " *Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brule*" est devenue un apophtegme en Afrique subsaharienne. C'est sans doute conscient de ce risque que Bernard Salvaing, professeur à l'Université de Nantes, assisté d'Albakaye Kounta, a recueilli, au cours de nombreux entretiens, les souvenirs de Bocar Cissé, pédagogue et chercheur malien disparu en 2004.

Témoin des mutations de la société malienne des années 30 à la fin du millénaire, Bocar Cissé, qui lui a livré le récit de sa vie, est né en 1919 à Banikane, village du Guimballa, région assez fertile du delta intérieur du Niger. Son enfance aux rives du Fleuve fut celle de beaucoup d'enfants des régions sahéliennes. Ce fut d'abord l'émerveillement des parties de pêche et des excursions dans la savane, puis le temps de l'école coranique où il se distingua comme un brillant élève promis à la succession du maître d'école, le marabout Alpha Ousmane Saloum.

Mais ses études furent interrompues quand il fut désigné pour aller étudier à l'école des Blancs, désignation par voie autoritaire car dans son village, l'école coloniale, l'école des Français, des incirconcis, était aussi peu populaire et aussi peu appréciée que l'école publique, l'école du diable, pouvait l'être dans un village de la Vendée à la même époque: cette désignation n'était qu'une vengeance du chef de canton de Saraféré qui avait un compte à régler avec les habitants de ce village et avec la famille Cissé en particulier. Pour garder cet enfant au village, celle-ci essaya en vain de conjurer le sort par la corruption des auxiliaires indigènes, mais rien n'y fit. Et c'est ainsi que pendant deux ans (1927-1929), Bocar fut élève à l'école élémentaire de Saraféré où il se plut: l'instituteur africain l'avait pris en sympathie et comme il était logé par ses tantes, le dépaysement lui était moins pénible.

Comme il était certainement au nombre des bons élèves, (bien qu'il ne nous le dise pas), il se trouva ensuite sélectionné pour fréquenter l'école régionale de Nyafunké: il allait y rester six ans (1929-1935) et nous donne une plaisante relation de sa scolarité: il gagnait son écot en faisant la cuisine chez sa vieille logeuse, fort riche de souvenirs, et travaillait dans les jardins de l'école. Il gérait également une coopérative scolaire. Il avait le sentiment de perdre son temps et était parfois au bord du découragement: il songeait à prendre un métier manuel mais un instituteur du nom de Mamby Sidibé le réconforta et l'incita à se présenter au



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

certificat d'études primaires qu'il obtint en 1935. Il fut alors admis à l'Ecole primaire supérieure de Bamako, appelée Ecole Terrasson de Fougères, du nom du gouverneur du Soudan qui l'avait fondée en 1925. Ces établissements, (il y en avait un par colonie) ne ressemblaient en rien aux EPS de la métropole. Ils avaient pour but de préparer les élèves à des emplois administratifs des divers services ou bien de leur dispenser une formation professionnelle afin d'en faire des ouvriers qualifiés. Elève bien doué, Bocar fut admis dans la section des commis et, en troisième année, il se vit même confier la tutelle de deux élèves venus d'une tribu nomade. Puis en 1938, à la fin de sa scolarité à l'EPS, il fut admis à l'Ecole William Ponty de Dakar.

En ce temps-là, l'école normale William Ponty, précédemment installée à Gorée, couronnait le cursus accessible aux indigènes en A.O.F. (à la rare exception de quelques privilégiés suivant la filière classique dans les lycées ou les collèges privés). Pépinière des élites d'Afrique occidentale, cet établissement avait été transféré l'année précédente (1937) à Sébikhotane, près de Rufisque.

Les élèves étaient alors répartis en trois sections dont l'une formait des instituteurs, une autre des commis d'administration et la troisième (demeurée à Dakar) des médecins indigènes ou médecins africains. Bocar se retrouva tout naturellement dans la section d'enseignement où il eut des activités diverses en dehors de ses stages de formation pédagogique à l'école annexe ou école d'application: major de sa classe, il fut responsable de réfectoire, moniteur de gymnastique hébertiste, anima une troupe théâtrale et s'occupa de scoutisme dans les rangs des éclaireurs de France (on remarque qu'il ne fait aucune allusion à la tentative anglo-gaulliste de débarquement à Dakar en septembre 1940).

A sa sortie de l'école William Ponty, en 1941, il passa ses vacances au Soudan et s'attendait à être affecté à la rentrée à un emploi d'instituteur quelque part dans cette colonie, mais il fut appelé sous les drapeaux (pour un service d'un an) et rejoignit le septième régiment de tirailleurs sénégalais. C'était le temps de Vichy et du proconsul Boisson. L'armée vichyste ne faisait pas la guerre, sinon à *l'ennemi de l'intérieur*, et le brave soldat Bocar, bientôt promu caporal puis sergent, eut loisir de s'occuper de théâtre et de scoutisme. Il fonda même un vaste réseau d'éclaireurs présent dans plusieurs colonies et dénommé: "*La grande chaîne*". La situation allait changer quand l'AOF, ralliée à la France Combattante, rentra dans la guerre: au début de 1943, son unité fut transférée au Maroc où il se fit voler ses économies dans un cinéma de Casablanca, puis il participa à de rudes exercices dans la région de Fès.

Nous apprenons que la médina de Fès fut le théâtre d'une révolte en février 1944. Une répression sévère s'abattit sur les Fassi et la compagnie de Bocar y prit part mais un adjudant coupable de pillages fut dénoncé par ses hommes et arrêté. On trouvera aussi quelques notations intéressantes sur le fonctionnement et le recrutement des maisons de tolérance et des bordels de campagne, à Fès, où de jeunes promises marocaines venaient gagner leur dot, ainsi qu'en Corse où il fut transféré en avril 1944.

Pp. 139-156 l'auteur nous donne une agréable relation de son cantonnement près de Porto-Vecchio, puis à Corte où il noua d'amicales relations avec les habitants: il compare les travaux et les jours des paysannes corses, allant quérir de l'eau à la fontaine ou vaquant à



Académie des sciences d'outre-mer

diverses tâches domestiques avec ceux des femmes de son village africain, et constate de nombreuses analogies. Mais le but de ce stationnement en Corse était la participation de son unité à la conquête de l'île d'Elbe (16 au 27 juin 1944). Les péripéties de cette opération, assez brève puisqu'elle fut menée en une cinquantaine d'heures, sont bien décrites. Contre les attentes du commandement français, l'île était bien défendue et l'affaire fut assez meurtrière puisque le corps expéditionnaire perdit 250 morts ou disparus sur un effectif total de 12.000 hommes. Mal ravitaillés, les Elbois se trouvaient dans le plus grand dénuement: nous voyons Bocar Cissé et ses compagnons d'armes distribuer quelques vivres à des villageois affamés. Des duels d'artillerie opposèrent pendant quelques jours les Français, maîtres de l'île d'Elbe, et les forces allemandes de Toscane, par-dessus le détroit de Piombino. Puis il revint en Corse.

Bocar Cissé prit également part au débarquement de Provence mais il ne mit pied à terre à Saint-Tropez que le 22 août et il ne livra aucun combat (hormis la capture d'un groupe d'Allemands qui se rendirent sans coup férir près d'Ollioules!). Son unité fut un temps stationnée à Montferrat, près de Grenoble, où nous le voyons se consacrer à sa passion du théâtre et donner des leçons à une jeune fille préparant le CEP. Il quitta ce village le 14 septembre et fut acheminé dans le Doubs pour apprendre que De Gaulle avait décidé de renvoyer les tirailleurs "Sénégalais" dans leurs foyers et les remplacer par des métropolitains. Il pense que cette décision, habillée de prétextes climatiques, correspondait à la volonté de ne pas laisser s'accréditer l'idée que la France avait été libérée par ses "sujets" coloniaux.

Ce fut donc le repli sur Toulon où il se fit de nouveaux amis, et sa troupe théâtrale se produisit au casino de Bandol, avant le rapatriement à Dakar (début janvier 1945). Des tracasseries policières l'attendaient au camp de Thiaroye, qui venait d'être le théâtre de scènes tragiques, dont il ne souffle mot: il apprit ainsi que son réseau d'Eclaireurs, "*La Grande chaîne*" était soupçonné de connivence avec le hamallisme ou doctrine du Cheikh Hamallah. On sait que ce marabout de vie sainte et digne, injustement accusé de subversion sous Boisson, avait été déporté en France et était mort à Montluçon en 1943.

Après la guerre, Bocar Cissé, qui avait renoncé à suivre un peloton d'officiers de Saint-Louis, (il n'avait jamais envisagé de carrière militaire), reprit ses fonctions dans l'enseignement primaire au Soudan et se consacra à la fondation et à la direction d'écoles pour les enfants de nomades à Rharous, à Tombouctou puis à Ménaka. Il n'obtiendra le certificat d'aptitude pédagogique qu'en 1954.

Il avait milité dans les rangs du RDA, mais l'indépendance lui apportera des avanies: des propos maladroits en présence des présidents Houphouët Boigny et Modibo Keita lui valurent d'être, de 1962 à 1964, suspendu sans solde et assigné à résidence à Nioro du Sahel (Il avait trop insisté sur le rôle éminent du président ivoirien dans la fondation du RDA). Justice lui fut rendue par la suite.

Détaché à l'institut pédagogique national de Bamako de 1967 à 1970, puis ensuite à l'institut des sciences humaines du Mali jusqu'à sa retraite en 1975, il s'y occupera de collecte des traditions orales et mènera, même après sa retraite, une existence active de chercheur en ethnologie et en sciences de l'éducation (son manuel *Devoir de vacances*, est célèbre), et participa à de nombreux colloques. Il assumait aussi d'importantes responsabilités syndicales.



Académie des sciences d'outre-mer

Vint le temps des consécration. Le plus bel hommage, fut, on s'en doute, celui que Théodore Monod lui rendit au colloque de 1992.

Il anima des séries d'émissions de Radio-Mali, et eut la satisfaction d'accomplir le Pèlerinage en 1983, (ses enfants lui avaient offert le voyage) puis d'assister à l'inauguration du lycée Bocar Cissé (2003) avant de s'éteindre, atteint de diabète, à Bamako en 2004. Son épouse, sage-femme, lui avait donné dix enfants dont quelques uns ont joué un rôle sur la scène politique malienne.

Le lecteur glanera au fil ce récit autobiographique, une foule d'informations historiques et ethnologiques sur la vie politique au Mali, sur les tribus de la région du Fleuve. Ces mémoires nous ont paru présenter des analogies certaines avec les écrits du Nigérien Boubou Hama. L'un et l'autre ont joué un rôle culturel majeur dans l'histoire de leurs pays respectifs.

Un index eût été précieux. L'appareil critique est de grande qualité, de même que la postface due au professeur sénégalais Assane Seck, camarade de promotion de Bocar Cissé à l'école William Ponty.

Jean Martin